

L'Illustration, n° 2776

Les pages

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

1 Fichier(s)

Les mots clés

[Affaire Dreyfus](#)

Présentation

Date 1896-05-09

Genre Presse (numéro de revue)

Mentions légales Fiche : Centre d'Études sur Zola et le Naturalisme & Institut des textes et manuscrits modernes, CNRS-ENS ; projet EMAN (CNRS-ENS-Sorbonne Nouvelle). Licence Creative Commons Attribution – Partage à l'Identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR).

Editeur de la fiche Jean-Sébastien Macke, Centre d'Étude sur Zola et le Naturalisme & Institut des textes et manuscrits modernes, CNRS-ENS ; projet EMAN (CNRS-ENS-Sorbonne Nouvelle).

Description & Analyse

Période de l'affaire Dreyfus 2/7 - Réunir les preuves de l'innocence de Dreyfus (mai 1895). Jusqu'à l'acquittement d'Esterhazy (11 janvier 1898)

Contributeur(s)

- Macke, Jean-Sébastien (04-09-2015)
- Walter, Richard (édition numérique)

Citer cette page

L'Illustration n° 2776, 1896-05-09

Jean-Sébastien Macke, Centre d'Étude sur Zola et le Naturalisme & Institut des textes et manuscrits modernes, CNRS-ENS ; projet EMAN (CNRS-ENS-Sorbonne Nouvelle).

Consulté le 20/11/2025 sur la plate-forme EMAN :

https://eman-archives.org/Zola_Dreyfus/items/show/39

Notice créée par [Jean-Sébastien Macke](#) Notice créée le 04/09/2015 Dernière modification le 13/01/2023

L'ÉVOLUTION DE M. ÉMILE ZOLA

Le maître de Médan a bien voulu nous apprendre récemment qu'il avait un crapaud tous les matins. Par « crapaud », il désigne un venimeux article qu'il est sûr de découvrir dans un des sept ou huit journaux déposés sur sa table avec son déjeuner. Gambetta usait du même apéritif. Le crapaud, c'est l'absinthe des grands hommes. Nous autres, écrivains de peu, nous devons nous contenter d'une maigre araignée ou d'un chétif colimaçon, qui tombe, de loin en loin, dans notre thé. Le crapaud quotidien est réservé aux Gambetta et aux Zola.

Non seulement l'auteur de la *Terre* s'est habitué à cette petite gourmandise matinale, mais il y tient comme un bon vieux tien à son chocolat ou à son café. Il ne peut plus s'en passer. Cela le met en viguerie et en verve pour écrire ses cinq pages. Et puis, cela lui prouve qu'il est vivant. « On m'insulte, donc je suis. » Partant de là, M. Zola s'inquiète, avec raison, de son approvisionnement futur. Si le crapaud allait manquer! Voyez-vous la cuisinière de M. Zola dans la situation de Vatel le jour où la marée « n'arriva pas à Chantilly »?

Pour éviter une catastrophe, M. Zola va lui-même à la chasse aux crapauds. C'est ainsi qu'il a, l'autre mois, cherché querelle à la jeunesse en lui reprochant de « choisir des ratés pour en faire ses dieux ». C'était à propos du pauvre Verlaine; le bruit qu'on menait autour de lui, la promenade de ce cadavre littéraire, aggravée d'une vague menace de statue, avaient donné sur les nerfs du célèbre romancier.

Voltaire lisait un jour une tragédie à des amis. Le cortège d'un homme qu'on menait pendre vint à passer dans la rue; tout le monde se précipita aux fenêtres. L'auteur ferma son cahier avec dépit. Sur quoi quelqu'un dit (les Français avaient alors de l'esprit) : « Voilà M. de Voltaire qui est jaloux du pendu ! »

M. Zola, lui aussi, est « jaloux du pendu ». On avait appelé Verlaine un « solitaire ». M. Zola a réclamé cette épithète comme sa propriété exclusive. Verlaine, un solitaire? Allons donc! On peut être décoré, président de la Société des gens de lettres, candidat à l'Académie, aller dans le monde, gagner un argent fou avec ses livres et être un solitaire. Il suffit de se isoler dans une œuvre, de s'enfermer dans un système et dans une idée. Le seul solitaire authentique et breveté est le solitaire de Médan et les contrefacteurs seront poursuivis suivant toute la rigueur des lois.

La jeunesse s'est fâchée; elle a déclaré qu'elle ne voulait pas de M. Zola pour maître. — « Cela se trouve très bien », répondit M. Zola. Moi, je ne veux pas de vous pour disciples! » Et il leur en a dit de dures, qui sont peut-être méritées. Entre autres choses, il leur a reproché d'être idéalistes, d'être envieux, d'être bêtes et surtout d'être vieux. Il a assuré ces jeunes hommes qu'ils « avaient cent ans ».

C'est possible, je ne discute pas. Ce qui est certain, c'est que voilà le crapaud assuré pour longtemps. Et ce petit épisode prouve que M. Zola n'a pas changé. Il a beau parler de « sa vie déjà longue » et de « sa vieillesse commençante », prendre des airs sages, faire le papa : il est toujours le batailleur que nous avons connu, un athlète engraisé, mais un athlète. Quelques personnes s'imaginent que, quand il sera très âgé, il se fera porter sur les places publiques pour dire aux passants : « Mes petits enfants, aimez-vous les uns les autres. » Ceux qui loueront des fenêtres pour voir ça perdront leur argent.

J'entends parler de l'évolution de M. Zola... Eh bien, j'avoue très franchement que je n'y crois pas. D'abord la vie humaine est vraiment trop courte pour donner à l'évolution le champ dont elle a besoin. Vieillir n'est pas évoluer, au sens scientifique du mot. L'évolution de M. Zola est purement artificielle; elle est voulue; elle continue toutes les manifestations précédentes de cette nature puissamment lourde et entêtée qui fouille le domaine de l'art avec un labeur acharné et méthodique, comme un paysan fouille sa terre jusqu'à ce qu'elle ait donné le dernier grain de blé qu'elle recèle.

Evidemment, vous ne sentirez plus en lui cette amertume, cette inquiétude, cette fièvre qui fait trembler la main d'un jeune homme inconnu, ni cette recherche presque désespérée de la sensation scandaleuse, nécessaire pour attrouper les badauds. Il est accepté, il est repu de gloire et d'argent; il n'a qu'à écrire les neuf lettres de son nom sur une couverture jaune pour vendre cent cinquante mille exemplaires d'une dissertation archéologique ou

d'un pamphlet religieux. De là, un apaisement dans son allure. D'ailleurs, il rêve l'Académie : cela oblige à une certaine tenue. Et puis, il y a vingt ans, les gens ne savaient trop s'ils devaient considérer ce monde comme une farce ou comme une tragédie. On s'est décidé pour le point de vue sérieux. Il y a de la pitié dans l'air, l'impassibilité de Flaubert a fait son temps, et M. Zola, né pour mépriser les hommes, a jugé à propos de les aimer. Donc il a changé d'objectif, changé de ton; il n'a pas changé de nature ni de talent. En doutez-vous? Lisez *Rome*, qui paraît en même temps que cet article (1).

Depuis que je suis la carrière de M. Zola, je le vois exagérant, à chaque nouveau livre, son travail de préparation, ramassant des documents de toutes mains, amoncelant des chiffres, parfois suspects, et des notes, souvent puériles. Et je me demande : « Réussira-t-il à digérer, à assimiler tout cela? En fera-t-il une œuvre d'art, une chose à lui? Le document, maîtrisé et discipliné, servira-t-il sa pensée ou l'écrasera-t-il sous sa masse? » Le livre a mis, plus d'une fois, mes inquiétudes à néant; il les a, en certains cas, justifiées plus qu'à demi. C'est que M. Zola ne veut rien perdre de ces terribles notes. Il a la fureur de tout dire, d'être complet. Or, être complet, c'est l'orgueil du savant et la ruine de l'artiste. Il me semble que *Rome* est parmi ses ouvrages celui où l'art a le plus souffert de cette congestion documentaire.

On est confondu quand on réfléchit à tout ce que l'auteur a fourré là dedans. Une description du sol et du sous-sol de Rome : monuments, églises, colonnes, aqueducs, tombeaux, fontaines, quais, cimetières, promenades, etc., en un mot, un guide détaillé et raisonné, à rendre Bodeker malade de jalousie. Rome vue du Janicule, du Pincio, du camp de Saint-Pierre, d'une fenêtre du Vatican, de Frascati, de partout et à toute heure : le matin, à midi, au coucher du soleil, après le coucher du soleil, et enfin à la nuit close, en pleines ténèbres. Après les choses, les hommes : le monde noir et le monde blanc, des frocs, des soutanes, encore des soutanes, toujours des soutanes; un défilé de cardinaux, de monsignors, de prêtres et de moines, dont on ne voit pas la fin et où les nuances finissent par se brouiller les unes dans les autres. Au delà du présent, le passé : derrière la Rome royale d'aujourd'hui, apparaît la Rome des papes et derrière la Rome des papes la Rome antique des consuls et des empereurs. N'était l'échauffement lyrique du style, on croirait lire tantôt un manuel du baccalauréat, tantôt une page du dictionnaire de Vapereau, suivant que l'écrivain traverse les siècles avec de larges enjambées, ou qu'il s'oublie dans le menu détail des biographies particulières. Comme nous avons eu Rome à vol d'oiseau, nous avons un panorama de l'histoire romaine et de l'histoire de l'Eglise, avec l'esquisse sommaire de différents ordres religieux (jésuites, dominicains, franciscains); plus, une théorie du socialisme chrétien; plus, un parallèle entre Michel-Ange et Raphaël; plus, un compte rendu de la crise financière amenée à Rome par les spéculations sur les terrains et la bâtisse; plus, des renseignements sur les placements du pape et les variations du denier de Saint-Pierre. Il n'y manque que la question de l'Erythrée et de la politique coloniale : c'est une lacune que M. Zola doit regretter.

Il y a de tout dans le volume; en cherchant bien, je crois qu'on pourra y découvrir un roman. Oui, dans cette succession de panoramas éblouissants, j'ai un vague souvenir d'un coup de couteau et d'un petit panier de figues d'où finit par sortir un drame. Mais c'est si peu de chose à côté du reste!

Vous me demanderez comment tous ces éléments ont pu être fondus pour former une masse compacte... Hélas! ils ne sont pas fondus ensemble, ils ne sont que mêlés. S'il y a une idée générale qui se dégage du livre, le domaine et lui donne son unité, c'est celle-ci. La Rome des papes est paternelle et c'est toujours le même peuple qui habite les bords du Tibre; un peuple dévoré par la manie, tour à tour satisfaite et impuissante, de « faire grand ». Le Capitole rend fou et la folie qu'il donne, c'est la folie de l'orgueil. Voilà ce qu'on a raconté à M. Zola et les ruines du Colisée et le dôme de Saint-Pierre; la gigantesque ébauche achevée de la nouvelle Rome lui a confirmé cette précieuse confiance.

Vraie ou fausse, cette froide formule n'a pas eu la vertu, la chaleur nécessaire pour faire entrer en fusion ce tas énorme de matériaux hétérogènes, entassés par M. Zola. Ce qui tue ce livre, c'est la

contradiction irréductible qui existe, qui existait, dès le principe, entre le système littéraire de l'auteur et la nature des choses, entre le plan apporté de Paris et le sujet à traiter, entre la Rome attendue et la Rome véritable.

Le héros — si on peut appliquer un tel nom à cette entité crépusculaire — est un jeune prêtre qui me semble outrageusement naïf. Il a écrit un livre historique et philosophique, où il décrit les changements de l'Eglise à travers les siècles et la conjure de revenir à la pensée primitive d'où elle est sortie. Et il s'étonne qu'un pareil livre ait été dénoncé à Rome. Comme si l'Eglise admettait qu'elle a changé, qu'elle a dévié de l'idée chrétienne! Comme si elle pouvait l'admettre sans se condamner elle-même et se suicider! Les enfants de onze ans qui suivent le catéchisme de première communion auraient pu éclairer là-dessus l'abbé Pierre Froment et lui faire faire l'économie du voyage de Rome. Quant à nous, nous savons qu'il va défendre une cause perdue d'avance et nous ne pouvons nous intéresser à ses puériles alternatives de découragement et d'espoir.

Mais acceptons un instant cette donnée. Le livre tel que M. Zola l'a conçu — et en cela il est semblable à tous ses aînés, qui ont si lourdement pesé sur l'âme contemporaine — doit aller de l'optimisme et de l'enthousiasme à l'amertume et au désespoir; il doit aboutir à un aveu désolé d'impuissance; à l'aplatissement de la volonté humaine contre une muraille d'impossibilité. Il faut qu'à la première minute Pierre aime Rome de toute son âme, qu'il croie, qu'il espère en elle; il faut que son dernier regard sur elle soit un regard de désillusion et de dégoût, son mot final une malediction. Or, tout le monde sait qu'en arrivant à Rome, on ne la comprend pas, on ne la sent pas, on ne la voit pas. Elle paraît laide. Pis encore : elle paraît médiocre. C'est par des degrés insensibles qu'elle enveloppe et conquiert l'étranger. Après huit jours, on lui dit adieu sans regret; après six mois, on lui dit au revoir en soupirant. M. Zola le sait et, d'ailleurs, on l'avait prévenu. Pourtant il s'est ébattu, il a lutté pour mettre d'accord son parti pris d'écrivain et son impression de touriste. Il n'y a pas réussi. Et voilà pourquoi ce livre, où il y a tant de visions splendides, tant de rêverie, d'observation et d'éloquence, est un livre imparfait, ambigu, décevant, peut-être faudrait-il dire franchement un livre manqué.

Je ne me charge pas de décider si les membres de l'aristocratie romaine sont photographiés sur le vif. Le prince Buonigiovanni dit en parlant de sa fille Celia : « Qu'on lui donne son Attilio et qu'elle nous fiche la paix! » Sur quoi la jeune Celia s'écrie : « Ce que je suis contente! Ce que je suis contente! » Si les princes romains parlent de cette façon-là, je demande en quoi ils diffèrent des concierges de la rue Talhout.

Je ferai une autre question. Parce qu'on est vulgaire, s'ensuit-il, nécessairement, qu'on soit vrai? Quand je pense qu'il y a des gens qui en veulent à M. Zola d'être un réaliste! Moi, je lui reproche justement le contraire. Réaliste, il ne l'a jamais été, il l'est, dans *Rome*, moins que jamais. Est-ce un réaliste qui entend « monter du vieux palais une immobilité morte à travers le silence d'une chambre close? » Est-ce un réaliste qui voit les dieux du marbre du Vatican « regarder Léon XIII de toute leur chair nue? » Est-ce un réaliste, enfin, qui a imaginé cette scène monstrueuse et défilante où une jeune fille entre, nue, dans le lit d'un agonisant devant deux témoins, dont un jeune prêtre, et meurt avec lui dans un suprême embrassement?

Ce serait de la folie si ce n'était de la rhétorique. Oui, une rhétorique enragée et hystérique, qui dénature les proportions, les formes, les couleurs, qui pousse tout ce qu'elle touche à l'énorme, au gigantesque, à l'absurde. C'est la plus grande ennemie du vrai que je connaisse.

La France est née et mourra dans le réalisme : c'est sa tendance, c'est son génie. Nos vrais réalistes s'appellent Montaigne, Molière, Voltaire, Stendhal, Mérimée. La formule scientifique de ce réalisme est : l'expression doit être exactement égale à l'impression. Il a pour tout précepte le mot de l'intime à Petit-Jean : « Dis donc ce que tu vois! » Dans ce que nous raconte M. Zola, il n'y a pas un quart de choses vues. Le reste : suggestion artistique ou amplification littéraire, l'œuvre qui s'impose à la jeune génération, ce n'est pas de restaurer un idéalisme vague et infécond, mais de sauver le réalisme des mains de M. Zola et de son école qui le tiennent prisonnier et qui l'oppriment depuis vingt ans.

AUGUSTIN FILOS.

(1) *Rome*, 1 vol. 3 fr. 50, Charpentier.